

Un événement récent

Bernard Jasmin

Volume 3, numéro 3-4 (15-16), mai-avril 1961

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59746ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jasmin, B. (1961). Un événement récent. *Liberté*, 3(3-4), 607–611.

Un événement récent

BERNARD JASMIN

Personne n'ignore le voyage de Socrate à Delphes et l'inscription qu'il découvrit au Fronton du temple. Il est à noter que ce que propose la parole énigmatique — connais-toi toi-même — fut pour le philosophe et l'éducateur athénien une source intarissable d'interrogations. Nous chercherions en vain sur le sol de notre pays un signe semblable et certains pourraient prétendre que de telles paroles ne sont pas conformes à notre génie et à nos traditions.

Nous aimerions pouvoir lire les réflexions de penseurs dynamiques qui nous auraient suggéré des initiatives heureuses dans l'ordre de la pensée pédagogique; mais quelle recherche pourrait nous éviter la situation présente, de se trouver en face d'un domaine inexploré. Qui d'autre que les philosophes se sont préoccupés d'abord d'éducation et de pédagogie, or il arrive que si la poésie a mérité ses lettres de créance, la philosophie est encore absente de la Cité. Qui sait si ce n'est grâce aux signes de l'angoisse et du ravissement poétiques que nous pouvons commencer à nous interroger.

J'ai choisi d'évoquer Socrate parce qu'il y a en cet homme un enthousiasme pour la connaissance et la découverte dont nous avons un urgent besoin, qu'il nous suggère l'idée d'un départ, qu'il nous apprend la vertu de la négation et qu'il nous porte à croire que dans le domaine de la pensée, on cesse d'être en retard dès qu'on en risque l'exploration. Ne choisit-il pas un jeune esclave, qui symbolise toute l'ignorance, pour l'inviter aux démarches de la réflexion. . .

Je me reprocherais de ne pas rappeler que déjà au siècle dernier quelques essayistes ont fustigé la pauvreté de notre situation mentale et que les gardiens de l'enclos ont su étouffer ces élans créateurs, — il est avéré que nous avons subi plus d'une défaite et que nous avons été souvent nos plus cruels ennemis. Contrairement à ce qu'on répète inlassablement, je pense qu'il y a peu à recevoir de nos traditions, si l'on regarde les problèmes du dedans, à moins de confondre les mots d'ordre et la pensée, l'immobilisme et la vie. Je ne veux pas dire que du point de vue de l'organisation des cadres de l'enseignement, il faille tout chambarder, car, en autant que nous avons suivi les divisions de l'enseignement français, nous avons procédé d'une façon raisonnable, et je pense, comme plusieurs, que ces cadres méritent d'être conservés et renforcés à condition toutefois qu'un courant de vie les

soulève, les rende autre chose que des traditions. Là surtout où il y a stagnation, c'est dans le milieu proprement spirituel comme l'a vigoureusement indiqué le Père Angers dans "Problèmes de culture au Canada français." Nous commençons à comprendre que la seule tradition qui mérite le respect total est précisément celle que nous avons toujours redoutée, la tradition occidentale de l'audace créatrice, de l'épanouissement de l'imagination et de la réflexion.

L'interrogation socratique nous propose un thème de méditation philosophique et une méthode de comportement pédagogique. Ce thème est de soi inépuisable et cette méthode est ascétique et juste. Le philosophe se propose de libérer des contraintes ceux qui consentent à l'écouter, il se préoccupe d'une seule chose, susciter des hommes qui découvrent peu à peu leurs pouvoirs, il renonce à imposer aux disciples sa propre pensée et rend donc justice au fondement de la vie humaine authentique, la conscience de soi. Socrate a dépassé le barbare et, en un sens, il mérite son sort final, même si Montaigne discute ce qu'il appelle ses démoneries.

L'éducation lucide doit se proposer le développement organique de la conscience de soi, et non seulement l'éducation en milieu pédagogique, mais aussi l'éducation familiale.

L'enfant qui est le sujet par excellence de l'éducation mériterait qu'on définisse ses droits, lui qui a été gouverné si longtemps par la force; je soupçonne qu'une telle charte modifierait profondément la notion des droits des parents, lesquels droits s'ils ne sont pas exposés dialectiquement dans leurs rapports avec la réalité de l'enfance, menacent d'être un vestige de la barbarie qui allait jusqu'au droit de vie et de mort. En quoi serait-il juste absolument que les parents aient le droit d'imposer à leurs enfants leur conception de la vie, leurs préjugés et trop souvent leur ignorance? C'est à la lumière de cette appartenance de l'enfant à lui-même qu'il faut penser le problème de l'éducation. (1) Il faut comprendre ainsi l'utopie de Rousseau qui situe Émile dans le contexte de son abîme personnel, non pas négation du milieu social, lui qui a écrit le "Contrat", mais pour nous indiquer qu'il y a toujours, si l'on considère l'homme dans sa réalité fondamentale, une expérience humaine individuelle, qui est la matrice de toutes les autres expériences, à moins de concevoir l'homme comme simple élément d'un tout.

J'entends déjà toutes les objections du sens commun qui respecte toujours plus les faits que les droits et je souligne que par définition, ces objections apparaissent toujours sensées et le sont très souvent; cependant, en proposant ce thème de réflexion, je n'ai nullement l'intention de nier toute valeur à son réalisme et à ses opinions (qui d'ailleurs ont beaucoup changé au cours des temps et ne sont pas nécessairement les mêmes sous tous les cieux), mais je veux faire remarquer qu'à force de réalisme, on ne peut

(1) Thomas d'Aquin, 11a 11ac, question 10, art XII, . . . "Dès l'usage du libre arbitre, l'enfant commence déjà à s'appartenir et peut, quant à ce qui concerne le droit divin et naturel, prévoir pour lui-même."

plus rien réaliser de vivant et d'inédit et que la vie humaine, pour être authentique, a besoin d'une perpétuelle tension. Le sens commun est la philosophie de l'ordre établi (Mounier parlait du "désordre établi") et partant, il y aura toujours un sens commun, mais le tragique serait qu'il s'installe partout, qu'il ferme tous les horizons. Heureusement y a-t-il en nous des forces toujours prêtes à lutter pour substituer à une image sclérosée de l'homme, une image dynamique et ouverte (le sens commun athénien acceptait qu'il y ait des esclaves et des hommes libres, que la femme pour toujours et l'enfant conditionnellement, s'il était du sexe "essentiel" soient des êtres humains incomplets). Il est donc normal qu'il y ait lutte entre le sens commun d'une société donnée et la philosophie qui se fait au rythme de l'actuel et dans le pressentiment de l'avenir.

Une lutte séculaire en Occident a amené un respect au moins théorique de chaque être humain, sans distinction d'âge et de sexe, cependant ce respect qui s'exprime dans la notion des droits de l'homme est loin d'avoir pénétré complètement nos mœurs et notre vie affective. Conceptuellement, nous acceptons volontiers que tous les êtres humains sont des sujets, mais nos tendances individuelles et collectives ou nos intérêts nous conduisent souvent à traiter les êtres humains comme des objets et d'autant plus s'ils sont faibles et dénués.

L'enfant reçoit d'abord en partage la faiblesse et la dépendance et ce n'est certes pas lui qui peut élaborer une sagesse qui lui soit appropriée, il appartient donc à l'adulte de songer à la charte de l'enfance. Quand on regarde l'effort de l'imagination et de la réflexion depuis Rabelais jusqu'à Piaget, on s'étonne de la richesse des matériaux accumulés et du même coup l'on comprend que si nos comportements d'éducateurs ont été modifiés, ils le seront encore plus profondément dans l'avenir; nous sommes invités, parents et maîtres à reconnaître les droits de l'imagination et de la pensée naissante de l'enfant, les droits de l'expression et de l'apprentissage de la liberté.

Toute l'éducation doit donc tendre à favoriser le développement de l'individualité et de l'originalité de l'enfant et le génie de l'éducateur est, avec l'aide de la science et de l'intuition personnelle, de chercher à voir le monde du point de vue de celui qui découvre la Réalité. Une telle conception pédagogique, si elle est valable, est lourde de conséquences et nous situe dans le risque de la vie et du mouvement. Elle doit tendre de toutes ses forces, non à mouler l'enfant, pour le mettre au service de telle idéologie, mais à favoriser l'épanouissement de tout ses pouvoirs d'ordre, affectifs, imaginatif, et intellectif. Il faut dire qu'historiquement, peu d'éducateurs ont vécu cette expérience et qu'on citerait plus volontiers des entreprises collectives de dressage dont les exemples les plus abominables enténébrent encore la réalité contemporaine; l'homme est un être qui peut perdre le sens de l'humain et c'est notre devoir d'adultes de résister à toutes les formes de déshumanisation, à toutes les tendances d'appauvrissement de la réalité humaine.

L'occident démocratique, — la réalité n'étant jamais simple, on peut ajouter qu'il y a plusieurs occidents dans le temps et dans l'espace, — a toujours défendu la liberté d'expression et d'action, dans les limites du bien commun; et partant la diversité culturelle, car seul, un univers de coercition peut présenter l'apparence de l'unanimité intégrale. Toutes les sociétés coercitives se définissent comme la réalisation du bien et peuvent donc délimiter facilement où commence le Royaume du mal, — le mal est ce qui s'oppose à leur conception du bien, soit pour mettre en doute certains aspects de leur monde privilégié, soit pour susciter dans ce monde des réalités inédites dans l'ordre de la pensée ou de l'action, — il est bien sûr que les réactions seront plus vives si les prétentions de ceux qui révoquent ce monde privilégié vont jusqu'à vouloir le modifier.

Cette interprétation n'est pas simplement une vue de l'esprit puisque nous avons eu l'occasion de la vérifier ici à plusieurs reprises depuis près de dix ans qu'un certain nombre de citoyens ont mis en doute la profondeur de nos sentiments religieux, l'authenticité de notre sens démocratique, notre respect de la pensée et de la liberté. Tout récemment, un groupe de citoyens réunis sous le signe même du pluralisme démocratique réclamait le plein exercice de leur liberté culturelle et indiquait leur intention d'obtenir par les voies démocratiques des institutions qui respecteraient leurs convictions humanistes. Ce groupe réunissait des individus de mentalité culturelle très diverse, catholiques, protestants, agnostiques, qui posaient comme principe, l'identité de la démocratie et du pluralisme. Ce projet d'une minorité sans doute importante, de mieux distinguer les domaines de l'État et des Églises, et de susciter un réseau d'écoles laïques parallèles au réseau des écoles confessionnelles a d'une façon presque totale été considéré par notre société comme une entreprise de destruction chez les plus naïfs, comme une entreprise démoniaque. On soupçonnait déjà que nous vivions dans une société grégaire, dominée par les consignes et cette situation avait été analysée tout particulièrement dans des articles qu'il nous est facile de relire, telle que la remarquable étude d'André Lussier sur la "Censure" et tout récemment "la Revanche des cerveaux" de Pierre Vadeboncoeur mais rarement une telle occasion avait cela été offerte pour juger de notre peur et de notre absence de vie intérieure.

Il est rare que ceux qui possèdent une authentique vie intérieure se sentent attaqués par une pensée qui diffère de la leur et je ne sache pas qu'un homme comme Mounier se soit senti diminué de vivre dans un milieu de pensée aussi contradictoire que celui de la France contemporaine, je pense au contraire qu'il s'est toujours senti plus près de ceux qui vivaient intensément une pensée non chrétienne que de ceux qui vivaient une religion de sacristain, car de la pensée à la pensée, il y a toujours un lien.

Voilà la conjoncture. Des citoyens, pour le moment la minorité, demandent une société pluraliste, et des citoyens, qui se jugent déjà sauvés, la refusent. Des chrétiens qui décident, contre la parole évangélique, d'arracher avant la moisson l'ivraie du bon grain, — on peut croire qu'ayant perdu le sens de l'ambiguïté chrétienne, ils ont perdu le sens du christianisme.

Ils ont apparemment moins le goût de perdre leur âme que d'anéantir celles des autres. Et pourtant le milieu pluraliste est la seule chance offerte à l'homme de dépasser sa barbarie, d'entrer dans l'univers du dialogue, de la reconnaissance existentielle d'autrui. C'est aussi la seule chance offerte à l'enfant de se développer harmonieusement, d'arriver à cette conscience de soi, qui ne peut se manifester pleinement que dans un milieu consciemment et volontairement diversifié. Car s'il est vrai que la conscience de soi est la réalité fondamentale de l'homme, cette réalité ne lui est pas donnée, elle est perpétuellement découverte au contact des difficultés, des luttes, des espoirs et des déceptions, des ravissements et des nausées.

En ce qui me concerne, je ne peux que me réjouir des exigences d'un groupe qui secoue notre dogmatisme et notre conformisme et je fais le rêve que nous accepterons peut-être d'être des adultes. Si l'on refuse constamment comme groupe l'audace et l'aventure qui caractérisent le mouvement de la vie, il est possible que la vie finisse par nous oublier, qu'elle soit discrète et n'inquiète plus ceux qui sont déjà fossilisés.

Bernard JASMIN